



L'ESPRIT DES JOURNAUX.

LETTRES physiques & morales sur les montagnes & sur l'histoire de la terre & de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne ; par J. A. DE LUC, citoyen de Geneve, lecteur de sa majesté, membre de la société royale de Londres & correspondant des académies royales des sciences de Paris & de Montpellier. In-8vo. de 226 pages. A la Haye, chez Detune, libraire ; & à Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue St. Jacques. 1778.

C E n'est ici que la première partie d'un ouvrage plus étendu. M. de Luc, un des plus grands naturalistes, avoit rassemblé beaucoup de matériaux, qui devoient entrer dans un traité méthodique de cosmologie. Il s'étoit surtout appliqué à l'étude des fossiles ; & c'est au sommet des montagnes, au bord des précipices, dans le fond des vallons, qu'il avoit in-

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

terrogé la nature ; les montagnes sont les asyles où elle conserve toute son énergie , non-seulement dans la formation , la décomposition & la reproduction des êtres , non-seulement dans l'homme physique , mais encore dans l'homme moral. Cette observation avoit frappé M. de Luc ; il résolut d'en faire la base de sa cosmologie ; son projet étoit immense. A mesure qu'il faisoit de nouvelles découvertes , il sentoit la nécessité d'en faire encore ; ses matériaux s'étoient multipliés ; il se proposoit de les mettre en ordre , lorsque des voyages dans les montagnes de Suisse , où il accompagnoit une personne attachée à la reine d'Angleterre , établirent une correspondance entre cette princesse & lui : cette forme le délivra de la sécheresse de la marche didactique. D'autres voyages qu'il fit ensuite dans le pays d'Hannovre , lui fournirent la confirmation de tout ce qu'il avoit vu ailleurs sur la révolution qui a donné la dernière forme principale à la surface de notre globe , & sur les travaux de la nature & de l'homme ; ainsi mêlant la morale aux descriptions les plus vivantes , la philosophie , l'histoire des phénomènes , l'étude de l'homme à celle de la nature , l'auteur a répandu l'intérêt & la variété dans cette suite de lettres. Les montagnes dans ceux qui les habitent , l'influence réciproque de la morale & de la nature , voilà ses principaux objets. Son intention n'est pas de ne parler qu'aux naturalistes , aux physiciens , aux philosophes même , mais à l'humanité entière ; bien des per-

sonnes, dit-il, qui ne pensoient pas devoir prendre intérêt aux *pierres*, qui n'auroient pas lu un traité de *pétrifications*, auront quelque curiosité de voyager avec moi, dans des pays que l'on connoît peu, & parmi des hommes que l'on connoît encore moins. Elles étudieront cependant la nature en leur chemin; souvent elle sera interprétée par des hommes simples, & elles auront lieu de reconnoître par ces observations, que dans les choses qui tiennent au bonheur de l'humanité, il ne faut pas trop accorder à ce qu'on nomme science.

L'histoire de la terre, continue-t-il, est l'objet général que je traite; & dans quelque vue qu'on l'étudie, on ne sauroit en séparer l'histoire de l'homme, sans risquer de tomber dans l'erreur. C'est du moins ce qui m'a paru dans toutes mes recherches; j'ai trouvé entre ces deux histoires, des rapports qui m'ont frappé & très-souvent dirigé.

C'est dans ces sources que M. de Luc a pris les tableaux frappans qu'il offre à chaque page, les recits touchans dont il anime ses peintures, & les réflexions dont il les accompagne & qui naissent des faits mêmes. Il écrit à une grande reine; & au-lieu que Virgile s'étoit à rendre les forêts dignes d'un consul, M. de Luc fait envier aux rois, aux grands & aux riches, le sort des habitans des montagnes. Dans son ouvrage, tout est grand par lui-même, parce que tout y est peint d'après nature, sans que le peintre ait voulu employer d'autres couleurs que celles qu'elle lui a fournies;

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

il n'a pas eu besoin de se tenir en garde contre les écarts d'une imagination trompeuse; il eût cru outrager la vérité en essayant de l'embellir.

Ce volume contient seize lettres sur les montagnes de Suisse & sur leurs habitans; chacune a son objet; quelques-unes sont des digressions naturellement amenées par l'histoire de l'homme moral & de l'homme physique.

La 1^{re}. lettre rend compte à la reine, du voyage de l'auteur avec la dame angloise, de Lausanne jusqu'à Sion en Valais, le 30 septembre 1774. Depuis que nous sommes ici, dit il, nous avons entrepris des courses intéressantes: le sanctuaire des montagnes a commencé à s'ouvrir pour nous; il y a beaucoup à voir, à sentir & à lire... Dans les environs de Bex, les montagnes commencent à s'élever, & à porter fort haut des pics qui sont déjà couverts de neige. Ce fut-là que Mlle. S*** se porta jusqu'à l'admiration. Cette masse vague se détaille, s'agrandit, se perce; on voit l'origine des grandes vallées; on traverse les lits des torrens fougueux qui semblent travailler à combler le lac par les débris des montagnes qu'ils démolissent; les rochers roulés dans les pentes annoncent ce que deviendront ceux qu'on voit suspendus de toute part.

Les voyageurs restent un jour à Bex, & l'emploient à visiter des salines qui sont dans la montagne: le rocher montre en quelques endroits des veines de sels qui font espérer la découverte de la masse. Du sel marin, dans

les montagnes ! dit M. de Luc, voilà un grand objet d'admiration. Ils avancent dans le Bas-Vallais, où des gâtres assez fréquens portent sur les physionomies des habitans qui en sont affligés, une empreinte d'imbécillité. Ils virent plusieurs de ces cretins, espèce d'idiot qui vivent comme des moutons, & qui ne sont pas plus à craindre. . . Ils conçurent le dessein de quitter un pays où l'aspect de l'espèce humaine détruit le plaisir qu'on reçoit par les objets qui l'environnent.

Cependant, du haut de la montagne où Sion est bâtie, M. de Luc fait appercevoir à sa compagne le glacier fameux du Buet, & lui inspire la plus grande curiosité de le voir. Tout ce qu'il lui dit de la fraîcheur & de la beauté des habitans, de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur franchise, de leur hospitalité, détermine Mlle. S***. à voir ce que son compagnon de voyage lui raconte d'après ce qu'il en a vu lui-même plus d'une fois. En attendant, ils montent jusqu'à un hermitage, avec un capitaine Sunder, qui les y conduit. La peinture que fait M. de Luc de ce site donnera l'idée de son imagination & de son style. Que ce lieu est sauvage & solitaire ! dit-il : » il inspire le silence, & pendant longtemps nous ne fûmes point tentés de parler. » On conçoit, en le contemplant, que, suivant les dispositions de l'esprit, ce peut être le séjour du désespoir ou des délices. » Des rochers entremêlés de sapins sombres » eux-mêmes par la mousse qui les couvre.

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» forment une variété de groupes intéressans
 » ou tristes. Le léger murmure de la rivière,
 » & le chant des oiseaux sont la plus at-
 » trayante harmonie pour les passions dou-
 » ces, ou un poison pour des cœurs trou-
 » blés. Quant à notre hermite, que nous vi-
 » sitâmes, il n'entendoit rien à leur langage,
 » & étoit là comme il eût été par-tout ail-
 » leurs, sans aucune émotion de l'ame : se-
 » rein, parce que sa vigne, son jardin & sa
 » quête lui fournissent sa nourriture, & le
 » roc creusé son habitation ; il ne lui faut
 » rien de plus, & ce n'est point philosophie,
 » c'est tempérament. Il a le sourire de ses
 » compatriotes ; il est officieux comme eux...
 » Il croit bien à ses reliques, il les fait bai-
 » ser quand on veut ; mais si l'on ne veut
 » pas, il passe outre ».

La seconde lettre contient un voyage aux
glaciers de Grindelwald, &c. Les voyageurs
 font la route de Lausanne par Morat & Berne
 jusqu'aux bords du lac de Thun ; M. de Luc
 décrit tout avec ce pinceau animé dont on a
 déjà vu quelques touches ; il a par-tout ce de-
 gré d'imagination qui fait les peintres & les
 poètes ; c'est l'objet même qu'il présente à ses
 lecteurs, quoiqu'il se plaigne de rester par l'ex-
 pression au-dessous des grands traits de la na-
 ture, sur-tout parce que ceux qui étoient des-
 tinés à exprimer le grand, ayant été appli-
 qués par exagération au médiocre, ont perdu
 leur puissance sur l'imagination.

La description de la ville de Berne, de

Fribourg, où la rivière fait dans la ville même la division des pays où l'on parle français & allemand, se trouve au commencement de cette lettre : c'est au sortir de la première de ces villes qu'on gravit au haut d'une colline qui cache entièrement les montagnes, & au haut de laquelle on découvre les sommités glacées dont la masse, la hauteur, l'éclat, la beauté du cadre de verdure qui en cacheoit l'étendue sur les côtés, forment le coup-d'œil le plus imposant... Les voyageurs n'arrivent que le second jour au lac de Thun & à la ville du même nom. Ici, dit M. de Luc, notre attention commença d'être attirée par cette belle race d'hommes, qui, pendant tout le voyage, a fait notre admiration. Les chemins deviennent peu praticables, & la compagnie de M. Luc est portée par 4 hommes dans un fauteuil. Tout émeut, tout attache, tout ravit dans cette route... Quand on a parcouru de tels pays, dit M. de Luc, on voit que l'imagination n'a jamais rien inventé dans la peinture champêtre, ou que si elle l'a fait, c'est tant pis pour la peinture. La nature a fait elle-même tout ce qui est beau; les Pouffin, les Claude Lorrain, les Gessner ne nous charment que parce qu'ils ont su la voir.

L'auteur traite dans la 3^{me}. lettre, du bonheur des pays qui ont conservé leurs communes, parce qu'il en avoit trouvé une très-considérable, & qu'à ce mot son cœur avoit tressailli d'aise. Il discute, en homme sensible, les raisons qui appuient l'utilité & la conser-

vation de ces terrains qui ne sont la propriété de personne, parce qu'ils sont celle de la communauté, & il combat le système moderne qui s'est élevé contre les communes, sous le prétexte d'une culture plus ou moins soignée : (*) il promet de discuter plus à fond cette matière dans la suite de ses voyages.

La 4^{me}. lettre roule sur les peuples de l'Oberland, dont l'auteur décrit la félicité, qu'il attribue sur-tout à la tranquillité de leurs âmes, & à la salubrité du climat. La 5^{me}. lettre est une continuation du même sujet, & une suite de tableaux où le physicien, le naturaliste & l'homme de goût brillent également.

Le récit du voyage aux glaciers est interrompu dans la lettre 6^{me}., par une esquisse des environs d'Hieres & de son climat, où l'auteur & l'Angloise qu'il accompagne, vont passer l'hiver. Ils y arrivent le 22 janvier, dans une maison appartenante à M. de Mirabeau; & par un prodige, quoique moins surprenant que celui qu'offroient les montagnes de la Suisse, ils voient déjà les jardins fleurir, & leurs tables couvertes de légumes naissans; mais quoique ce pays paroisse riant & bien cultivé à nos voyageurs, ils y entrevoient de la misère... C'est la propriété qui fait la partie la plus essentielle du bonheur des gens de la campagne : où les vrais cultivateurs ne

(*) Voyez le journal de décembre 1772, page 22 & suivantes.

sont que des mercénaires, le bonheur n'existe que difficilement; dans les montagnes de la Suisse, la majeure partie du terrain appartient à ceux qui le cultivent; & voilà ce qui les anime au travail, qui leur devenant agréable, leur est doublement utile.

Dans la 7^e. lettre, l'auteur reprend le voyage aux glaciers, qu'il semble n'avoir quitté que pour varier les sensations par la diversité des objets; il parcourt dans cette lettre les raisons de la grande variété des aspects dans les montagnes. Il fait dans la lettre 8^e., des réflexions sur la fertilisation de la terre, & sur les traces marines que l'on trouve dans les continents. *Les montagnes, dit-il, ont-elles été créées avec le monde?* » Voilà une question qui paroît » d'abord ridicule. Il semble presque qu'on de- » mande : *l'homme reçut-il ses artères, lorsqu'il » fut formé?* Cependant on ne peut éviter cette » question sur les montagnes, depuis qu'on a » découvert qu'elles renferment des corps ma- » rins jusqu'à 7 ou 8 mille pieds d'élévation » au-dessus du niveau des mers, & jusqu'au » milieu des terres. Ce seul phénomène a plus » fait réfléchir, écrire, imaginer, déraisonner, » que presque tous les autres ensemble. Il » embrouille tellement toutes les idées sur l'o- » rigine du monde, & sur son histoire, tant » qu'il est mal vu; il prête tellement aux con- » jectures dans les systèmes les plus contraires, » que c'est la pomme de discorde parmi les » savans. C'est aussi, dit M. de Luc, ce qui » m'a le plus attiré dans les montagnes; & si

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» je n'en ai pas reçu de l'instruction, je dois
» à cette question tous les plaisirs qu'elles
» m'ont procurés. »

La lettre 9e., datée de Montpellier, le 17 mars 1775, traite du bonheur conjugal dans les hameaux des montagnes. C'est dans ce lieu que nos observateurs apperçoivent enfin de près ces glaciers éternelles dont la description fait la matière de la 10e. lettre.

» Toute chaîne de montagnes nous aide à
» concevoir ce qui s'est passé dans les Alpes
» à cet égard. Nous n'avons qu'à la soulever
» par l'imagination jusqu'à cette région de l'air
» où la chaleur est rarement au degré suffisant
» pour tenir l'eau dissoute ; alors, au lieu de
» pluie, les nuages ne produiront le plus sou-
» vent que de la neige ; alors cette neige ne
» se fondra que dans la saison la plus chaude,
» & seulement au milieu du jour ; puis se re-
» gelant pendant la nuit ; de neige qu'elle étoit,
» elle deviendra peu-à-peu glace solide. Les
» amas qui se formeront sur les pentes rapides
» devenant trop pesans pour s'y soutenir, s'é-
» crouleront dans les vallées, qui, par-là, se
» combleront. Les pentes moins rapides s'in-
» crusteront dans les vallées ; & cette croûte
» épaissie par les siècles, sera relativement à la
» glace que nous avons coutume de voir se
» former autour de nous, ce que des siècles
» sont à des jours d'hiver. » A ce mécanisme
des glaciers, M. de Luc ajoute beaucoup de
détails très-curieux.

La différence de l'hospitalité dans le monde

& aux champs, est la matiere de la 11^{me}. lettre; comme le systême de l'auteur est que Dieu a fait l'homme bon, il est persuadé que plus l'homme est simple & isolé de toutes les combinaisons sociales, plus il sent avec énergie le besoin d'obliger ses semblables; mais il ne veut pas qu'on appelle homme simple le villageois voisin des grandes villes, & qui est déjà marchand de denrées.

Une jouissance simple, facile, de tous les jours, de tous les momens, met le bonheur de l'homme rustique fort au-dessus de celui des gens du monde, & c'est cette même jouissance qui le rend bon. L'homme heureux l'est naturellement. M. de Luc appuie cette opinion consolante de beaucoup de raisonnemens qui la fortifient, & qui vengent l'humanité de toutes les diffamations dont quelques philosophes cyniques l'ont couverte.

La 12^{me}. lettre contient des réflexions sur les manufactures à l'égard des pays où l'agriculture n'a plus besoin d'encouragement. On voit que le citoyen de Geneve pense sur cet objet comme le célèbre Jean-Jacques Rousseau, qui s'effrayoit pour son pays des efforts qu'on faisoit pour lui faire acquérir de nouvelles jouissances auxquelles il devoit la perte de sa modération, de sa sagesse & de son bonheur. Notre voyageur, en parlant des habitans du comté de Neuchâtel, dit que leurs villages sont devenus magnifiques, mais qu'il craint bien que le bonheur n'y ait pas augmenté en proportion, ou plutôt qu'insensiblement il ne s'en

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

éloigne, enforte qu'il regrette pour eux leur ancienne profession de charpentiers & de maçons, changée en celle d'horlogers, de manufacturiers & d'ouvriers de luxe. » Le paysan pauvre, dit-il, a trouvé une ressource plus immédiate pour ses enfans à les envoyer aider les *indiennens* qu'à leur faire cueillir la mauvaise herbe dans les champs, la bonne herbe sur les rochers & l'engrais sur les routes ; il a peu songé qu'il auroit aussi moins de quoi les nourrir, & qu'il envoyoit les deux sexes fermenter en tas, exposant des mœurs innocentes à la contagion des défauts de quelques individus. La disette générale de l'année 1770 leur fit sentir ce que c'est que de charger un pays d'une population qui ne peut vivre que par les pays voisins, & qui ne fait plus si bien se contenter de peu : les pays d'où venoient les bleds n'en ayant pas trop pour eux-mêmes, ferment rigoureusement toute communication à cet égard avec les Neuchâtelois, qui par là se virent conduits peu-à-peu jusques sur les bords de la famine. »

Les deux dernières lettres ne sont pas moins intéressantes que les autres. L'une a pour objet l'état de l'ame sur les montagnes, matière à laquelle l'auteur aime à revenir, & sur laquelle son enthousiasme est inépuisable.

Nous n'avons fait jusqu'ici, qu'indiquer assez rapidement les sujets de ces lettres ; il eût mieux valu sans doute détacher quelques grands tableaux de cette immense collection ; mais la plu-

part ne font pas fufceptibles de réduction, & tiennent néceffairement au fyftême de l'auteur qu'il faut étudier dans l'ouvrage même. Nous effaierons, néanmoins, de préfenter à nos lecteurs quelques morceaux que nous n'avons pas lus fans partager la fenfibilité qui caractérife l'auteur de ces lettres.

An fujet de la montagne de Chaumont, près de Neufchâtel, du fommet de laquelle on découvre plufieurs de ces beaux lacs qui ornent fi agréablement le pays, & plufieurs de ces vallées où fe gliffent les arts fomptueux; M. de Luc peint l'état où fe trouve l'ame, qui femble peu-à-peu fe détacher des fens. » Tous mes
» organes, dit-il, font alors dans un calme fi
» entier, qu'ils difparoiffent; je ne les apper-
» çois plus, je fuis moi, un être incompréhen-
» fible, mais qui fent fon existence, & pour
» qui toute feule, elle eft un bien. Je fuis ce
» villageois heureux, parce qu'il vit, à qui il
» ne faut pas d'autre apprêt. Je fuis.... Mais
» oſerai-je exprimer ainſi cette anticipation de
» la liberté de mon ame, qui dégagée des chaî-
» nes qui l'entravoient, s'élance vers les ré-
» gions céleſtes, & goûte d'avance les dou-
» ceurs du trépas! ... Je fuis mort, & je
» ſens que la mort, eft un bonheur; que je
» ne quitte rien de ce que je pourrois re-
» gretter ſur la terre; que mon ame n'attend que
» la durée de cet état, pour remercier ſans
» ceſſe l'auteur de ſon existence. Que j'exiſte,
» oh! mon Dieu! & que je te loue! que je
» dépouille réellement cette enveloppe corpo-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» relle! je n'ai besoin de me figurer rien de
 » plus, pour concevoir le parfait bonheur!..
 » Voilà, continue M. de Luc, les extases où
 » je me trouve souvent, quand je suis sur les
 » montagnes; & où je puise plus d'argumens
 » sur la spiritualité & l'immortalité de mon
 » ame, que dans tous les écrits des philoso-
 » phes. En effet, peut-on prouver *pour* ou *con-*
 » *tre* dans une matière si occulte en entassant
 » raisonnement sur raisonnement? «

Dans toute la nature, ce sont les monta-
 gnes pour lesquelles l'auteur montre la prédil-
 lection la plus marquée. Voici comment il en
 décrit l'étonnante variété. » D'abord, dit-il,
 » on ne pénètre jamais qu'en serpentant dans
 » ces labyrinthes qui, de loin, ne présentent
 » que des masses solides.... On n'a pas le tems
 » de devenir indifférent par la durée des mê-
 » mes objets d'attention : car la scène change
 » sans cesse à mesure qu'on tourne ces pro-
 » montoires.... Une demi-heure d'inattention
 » suffit pour que, sans avoir changé de place,
 » on se croie transporté bien loin. La sérénité
 » ou l'inquiétude ne changent pas plus les ob-
 » jets de l'imagination, que la vive lumière
 » du soleil ou l'obscurité produite par les nues,
 » ne changent ceux des montagnes. La diffé-
 » rence seule de la partie du jour en met en-
 » core une très-grande dans l'apparence des
 » mêmes objets. Ce qui n'étoit d'abord qu'une
 » masse confuse, belle par son aspect sombre
 » qui faisoit ressortir quelque vif rayon de
 » lumière, étant éclairé à son tour, développe

» souvent les plus riens spectacles. Dans le som-
» bre, tout paroissoit réuni & dans un même
» plan : mais à mesure que le soleil s'y infi-
» nue, les vallées se creusent, les collines
» ou les rochers s'élèvent & se détachent, les
» bois se distinguent des pâturages; il semble
» en un mot qu'on fouille au sein de la nuit,
» ou que le monde sorte du chaos. Les cau-
» ses des bruits confus ne se développent pas
» moins que les masses obscures : on voit alors
» couler les ruisseaux & les torrens; l'on croi-
» roit que la lumière fait sortir des rochers
» ces eaux qui, auparavant sembloient rouler
» dans les entrailles de la terre, &c. »

Les rustiques habitans de la vallée d'Unter-
seven, d'où l'on commence à appercevoir ce
monde de glace, fournissent à l'auteur une infi-
nité de belles réflexions. Nos voyageurs y pas-
serent un samedi soir. » Les hommes retirés
» des champs, assis devant leurs maisons sur
» des pieces de bois qui leur servoient de bancs,
» commençoient déjà à jouir du repos de la
» fin de la semaine, tandis que de bonnes
» ménageres travailloient à leur rendre la mai-
» son agréable. »

Ces femmes-là, continue M. de Luc, aiment
leur maison, disions-nous, & leurs maris s'y
plaisent; la magnificence peut exister sans bon-
heur : mais la propreté rustique en est certai-
nement le signe. Le travail qui l'a produit,
est une surabondance de force de la volonté,
comme des membres, qui marque qu'on a déjà
employé sans peine ce qu'il en falloit pour

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pourvoir à des besoins plus pressans : c'est une preuve sur-tout qu'on aime sa demeure ; *douce jouissance ignorée de bien des gens !* bonheur continu & durable , puisque ce sont les besoins naturels & journaliers de l'homme , transformés en plaisirs ! Les enfans de ces bonnes gens rassemblés çà & là en différens groupes suivant leur âge , montraient leur santé & leur bonheur , par la gaieté de leurs jeux.

En un mot, ce peuple est certainement aussi heureux qu'il est beau , & c'est dire beaucoup , car c'est un des plus beaux peuples du monde ; mais probablement il est beau par les mêmes causes qui le rendent heureux : sa beauté est celle que nous devons supposer chez tous les êtres , au sortir de la main du créateur ; c'est-à-dire , celle qui résulte d'un but parfaitement rempli. Les hommes sont destinés à agir ; tout ce peuple est agité ; ils doivent tirer de la terre leur subsistance ; ils ont besoin de force pour la remuer , pour transporter dans leurs demeures les fruits qu'ils en recueillent ; tout est fort dans ce pays-là , hommes , femmes , enfans ; aucun ne paroît embarrassé de l'instrument qu'il manie , du fardeau qu'il porte ; ils ne sont point amaigris par la fatigue ; ils ne suent point en travaillant ; leurs mouvemens ne sentent ni la vivacité , ni la passion , ni la lenteur de l'épuisement ou de la paresse ; rien de plus qu'il ne faut , & l'effet suit sans apparence d'effort ; la santé enfin , ce fard naturel qu'aucun art n'imité , embellit tous les visages. Le voyageur citadin & compâissant ,

n'a donc point occasion de s'écrier ici : *voyez ce que coûte notre pain au pauvre habitant de la campagne !* il doit se dire, au contraire, *que l'homme est heureux quand il reste dans l'état le plus naturel !* & si l'on a quelque mouvement intérieur à réprimer, c'est bien moins le sentiment de la pitié, que celui de l'envie.

L'auteur décrit la beauté, la force de ce peuple, qui sont les mêmes chez les autres peuples des montagnes.

Ces détails sont sur-tout remplis de philosophie. Le peuple du moyen Valais, ne jouit ni des avantages de la force & de la beauté, ni de celui de la santé. Il porte les stigmates de la misère. Nous supprimons les réflexions de l'auteur sur cette différence que la providence a sans doute ordonnée pour quelque but particulier ; il observe que la différence qui le frappa si fort entre ces deux peuples, ne les frappe eux-mêmes que très-peu ; que ceux de l'Oberland sont heureux sans le dire ; & que ceux du moyen Valais, paroissent à plaindre sans le sentir ; que les uns & les autres sortent peu de leurs vallées ; qu'ils s'accoutument à leur état, parce qu'ils ne comparent point : » c'est-là le moyen général, ajoute-t-il, que » la providence paroît employer pour faire » arriver au même but, relativement au bonheur des hommes, des causes très-différentes, » & sans doute nécessaires au tout, ou pour » toujours, ou pour un tems ; « car M. de Luc pense que l'intelligence même des hommes, est un moyen donné par la providence,

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de corriger l'influence de certaines causes physiques. Comme nous ne connoissons rien sur la durée du monde, nous ignorons si ce qui aura précédé l'entier développement de cette faculté & ses effets sur la terre, n'est point comparable quant à l'humanité entière, aux inconvéniens de l'enfance dans chaque homme....

» Il viendra dans la suite quelque homme qui
» sera le bienfaiteur des habitans du Valais.
» La nature des eaux semble leur nuire; &
» cependant elles leur viennent de la même
» source que dans l'Oberland; les nuées les
» charrient également au haut de leurs montagnes; c'est donc en y descendant qu'elles
» s'altèrent pour quelques cantons particuliers;
» c'est en se chargeant de minéraux nuisibles
» à nos organes, qu'elles perdent leur salubrité première.... La chymie fait découvrir
» ce qui se mêle à l'eau, & lui rend sa
» pureté, &c.

» Cette partie du Valais semble donc avoir
» beaucoup à gagner, tandis que l'Oberland
» ne pourroit peut-être que perdre en changeant d'état; il n'a même rien tant à craindre que l'admiration qu'il excite. Si les étrangers vont trop le voir, ils le corrompent.
» L'avarice qu'ils y exciteront en y portant
» un argent inutile, est le poison le plus fatal
» que ces peuples aient à redouter, &c.

Nous n'avons pas craint de fatiguer nos lecteurs par une citation aussi étendue, parce qu'ils y verront un coin du système de M. de Luc, c'est-à-dire, la terre faite pour l'homme,

& l'homme fait pour la terre; le rapport essentiel des causes morales & des causes physiques. Par-tout où les payfans de ces montagnes, vivent du produit de leur terrain, dans des maisons de bois qu'on leur fait probablement pour des fromages, par-tout où le commerce n'a pas corrompu la douceur des sentimens naturels, M. de Luc a trouvé la même humanité, le même plaisir d'obliger sans intérêt. (*)

Nous avons dit que tout étoit animé dans les récits de l'auteur; dans sa première lettre, il rend compte d'un voyage au glacier du Buët, élevé au-dessus du lac de Geneve de 690 toises. M. de Luc & son frere furent assaillis d'une tempête: » tout-à-coup, dit-il, le » tonnerre éclata sur nos têtes; la grêle & la » pluie furent versées à pleins seaux, & l'o- » rage nous menaça souvent avec fureur, de » nous précipiter comme elles dans la vallée.... » En ce moment, il étoit si pleinement nuit, » que nous ne nous voyons plus, je ne dis » pas, les uns les autres, mais chacun soi-même; cependant ce n'eût été rien si nous

(*) Un jour M. de Luc & son compagnon de voyage s'étant écartés de la grande route sur le chemin de Geneve à Lyon, ils se trouverent altérés par la fatigue & la chaleur en traversant un vallon. *Voilà*, dit-il à son compagnon, *un chalet où nous trouverons sûrement du laitage; mais*, ajouta-t-il, *voyons si nous avons quelque monnaie pour le payer.* A peine eut-il achevé ces mots, qu'il sortit de derrière un buisson une femme qui l'avoit entendu, & qui venant à eux avec une sorte de mécontentement, leur dit: *Eh! voyez donc! ne semble-t-il pas qu'on ne peut boire du lait chez vous qu'avec de l'argent.*

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» eussions été bien conduits ; mais nos guides
 » perdirent le chemin & ensuite la tête, & ce
 » fut à nous de guider, car nous avions plus de
 » sang-froid. Nous n'appercevions de la mon-
 » tagne que l'appui qu'elle donnoit à nos pieds ;
 » c'étoit-là toute notre ressource : il falloit con-
 » server cet appui en tâtonnant. Un bâton à
 » la main, nous nous hasardions à sonder no-
 » tre route... ; de tems en tems il se présentoit des
 » bandes de rochers à descendre ; à un pied
 » de distance, le bâton ne trouvoit point d'ap-
 » pui : il falloit alors se coucher par terre,
 » sonder, juger si l'on pourroit se glisser sans
 » accident. A chaque succès nous reprenions
 » courage, & c'étoit nous approcher du dan-
 » ger de plus en plus ; car nous avions été
 » peu-à-peu entraînés dans les bords du lit
 » d'un torrent, qui, tout-à coup fait une cas-
 » cade dont nous nous approchions sans rien
 » savoir. Le bruit des eaux qui s'y rassem-
 » bloient, tout terrible qu'il eût été dans le
 » calme, ne pouvoit pas nous avertir au mi-
 » lieu du fracas épouvantable de la tempête.
 » Nous le fîmes par un cri : *ah ! qu'est-il ar-*
 » *rivé ?* m'écriai-je ; je suis tombé, répondit
 » mon frere d'une voix altérée..... Quel
 » ne fut pas notre effroi jusqu'à l'instant du
 » moins où il put ajouter : *grace à Dieu, ce*
 » *n'est rien, mais gagnez la gauche ; il y a ici du*
 » *danger.* Il sentoit une pente très-glissante qui
 » l'entraînoit vers la droite, c'étoit tout ce qu'il
 » pouvoit découvrir ; nous fîmes donc ce que
 » nous pûmes pour gagner la gauche, & bientôt

« nous trouvâmes une nouvelle bande de ro-
« chers que nous n'eûmes pas le tems de son-
« der : elle étoit de pierres feuilletées, & en
« y arrivant, nous tombâmes aussi mon com-
« pagnon & moi; la pierre nous manqua sous
« les pieds. La chute ne fut pas grande; mais
« ce je ne fais quoi qui donne des palpitations
« & qui est plus prompt que la foudre, pré-
« céda la certitude que ce ne seroit rien; &
« je sentis fort bien ce qu'est une chute qui
« finit avec la vie... Etendus sur un ravin,
« dont nous appercevions la pente rapide, nous
« demeurâmes quelques instans sans aucun but
« que celui de ne pas remuer.... Pendant no-
« tre stupeur, les éclairs nous montrèrent quel
« danger nous venions d'éviter. Nous étions
« sur l'un des côtés de la cascade : quelques
« pas de plus sur la droite & nous nous serions
« pris comme l'eau... Nos yeux vivement
« frappés de la lumière subite que ces éclairs
« répandoient sur les objets, portoient des clai-
« rés trompeuses par-tout où nous tournions
« la tête. Si dans cet instant ils avoient vu un
« rocher, ils en transportoient peut-être l'image
« sur un creux : enfin tout étoit péril, nous
« le sentions, & nous nous déterminâmes un
« moment à subir patiemment la tempête, &
« toute la nuit, s'il le falloit ».

Les voyageurs, dans cette détresse, con-
jecturerent qu'ils avoient au-dessous d'eux le
village d'Auterne, d'où ils étoient partis; ils
réunirent leurs voix & poussèrent des cris qui
furent entendus de leurs guides, qui à leur

tour se firent entendre. » A ces cris réitérés,
 » parut dans le fond une petite lumière ; la
 » lumière disparut un moment & reparut plus
 » grande. Des anges, sous la figure de mon-
 » tagnardes, travailloient à surmonter la nuit,
 » malgré la pluie, la grêle & les vents. Un
 » grand feu étant allumé, nous en vîmes par-
 » tir des flambeaux qui se dirigeoient tous vers
 » le même côté de la montagne, & qui se
 » succédoient sans interruption à mesure que
 » la pluie & le vent les éteignoient... Nous
 » remontâmes notre ravin sur la gauche avec
 » assez de peine, & dirigés par la lumière
 » que répandoit le grand feu, nous retrouvâ-
 » mes celle du flambeau que nous avions d'a-
 » bord perdu de vue : & qui étoit ce?... Je
 » ne suis point étonné de l'adoration des hom-
 » mes ignorans pour les créatures bienfaisan-
 » tes... ; notre hôtesse avoit tout bravé pour
 » venir à notre secours, &c. &c. «

Un avertissement, qui se trouve à la fin du
 volume, nous promet une suite à cet ouvra-
 ge, & nous croyons qu'elle sera attendue avec
 impatience par les lecteurs honnêtes & sensi-
 bles. Peut-être trouvera-t-on qu'il manque un
 peu de liaison & de méthode; mais il échauffe,
 il entraîne, il fait penser, & plus de méthode
 lui feroit perdre une partie de ses attraits.

(*Journal des sciences & beaux-arts ; journal
 de Paris ; journal encyclopédique ; gazette
 universelle de littérature ; affiches & an-
 nonces de Paris.*)